



SEPULVEDA
LAUJARDIÈRE
PELLETIER

Récits de
naufragés

ARTHAUD POCHE

Récits de naufragés

Dominique Lanni

Récits de naufragés

Sepulveda, Laujardière, Pelletier

ARTHAUD POCHE

© Flammarion, Paris, 2021
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-5227-2

Sepulveda, Laujardière, Pelletier Trois odyssées

Dans le vaste corpus de la littérature des voyages, les récits de naufrage et histoires de rescapés occupent une place de choix, répondant au vif intérêt d'un public avide de sensationnel. Leur croissance au fil du temps traduit une tragique et ténébreuse réalité : le caractère périlleux des voyages en mer et le frêle poids des existences humaines livrées aux tempêtes, attaques de pirates et autres échouages chez les cannibales. C'est donc peu de dire que la mort était au tournant. La littérature, se faisant le miroir de la réalité, et puisant abondamment dans ce substantiel matériau, en surenchérissant dans le spectaculaire et le larmoyant, a engendré de mémorables morceaux d'éloquence. D'une éloquence telle que plusieurs parmi eux ont inspiré les plus fameux auteurs d'histoires tragiques, dramaturges, nouvellistes et romanciers de leur temps. Parmi les destinées singulières qui connurent des fortunes aussi diverses

que remarquables figurent celles de Manoel de Sosa Sepulveda, de Guillaume de Laujardière et de Narcisse Pelletier.

C'est en juin 1552 que fait naufrage le grand galion *São João*, parti de Cochin en février pour rallier le Portugal, jetant sur les côtes d'Afrique australe Manoel de Sosa Sepulveda, son épouse Leonor, leurs enfants, ainsi que quelques autres infortunés. Les rescapés entreprennent de rejoindre à pied le Mozambique où viennent relâcher des navires portugais pour faire du négoce. Après avoir rencontré un bon souverain africain bienveillant, ils échouent chez les Cafres, à la piètre renommée, qui, après leur avoir refusé tout secours, ne consentent à leur donner de l'eau et des vivres qu'en l'échange de tous leurs biens, jusqu'à leurs vêtements.

Si le récit de leurs infortunes provoquera un vif émoi lorsque les survivants le rapporteront à leur retour au Portugal, c'est notamment parce que Leonor a préféré mourir de faim et de soif en s'enfouissant dans le sable plutôt que d'ôter ses vêtements et d'exposer sa nudité aux regards des siens et à ceux des Cafres. Une telle cruauté, une telle abjection, une telle inhumanité de la part des « sauvages » des lieux ne pouvait que faire les délices des auteurs d'histoires tragico-maritimes, un genre qui fait alors florès au Portugal, sous la

forme de brochures anonymes bon marché dites « de cordel », narrant « le revers de la médaille dorée des découvertes et de la conquête »¹, selon le beau mot de José Saramago. C'est donc tout naturellement sous cette forme que paraît le premier récit de cette tragédie, sous le titre *Relação da muy notavel perda do Galeao Grande S. Joao. Em que se conta os grandes trabalhos, e lastimosas cousas que acontecêrao ao capitao Manoel de Sosa Sepulveda, e o lamentavel fim, que elle, e sua mulher, e filhos, e toda a mais gente houverao na Terra do Natal, onde se perdêrao a 24 de Junho de 1552.*

Dans l'imaginaire collectif, le traumatisme est si profond que Luis de Camões évoque cet épisode dans *Os Lusíadas*, son épopée dédiée à la geste portugaise qui paraît en 1572, soit vingt ans plus tard, et que Jeronimo de Corte Real lui dédie son poème épique *Naufragio e lastimoso successo da perdçam de Manoel de Sousa de Sepulveda*, publié à Lisbonne en 1594. Autant que les supplices endurés par les naufragés, ce sont la cruauté et la bestialité conjuguées des Cafres qui marquent les esprits. « S'il y a idolâtrie abominable, superstition brutale, et pleine d'ignorance du monde, vous la trouverez chez ces pauvres gens [...]. Ce

1. José Saramago, « La mort familière », dans *Histoires tragico-maritimes*, Paris, Chandeigne, 2003 (1992), p. 10.

peuple est si sot, bestial et aveuglé de folie qu'il n'a divinité en sa fantaisie que la première chose qu'il rencontre le matin en se levant»¹. Ce jugement formulé sur ces Noirs par André Thevet dans sa *Cosmographie universelle* en 1575 résume alors bien le sentiment général qu'ils inspirent.

Cependant, c'est grâce à l'*Historiarum Indicarum* du père Maffei, qui en fait le récit dans son Livre XVI, que cette histoire conquiert un large public. C'est d'ailleurs dans sa traduction française parue en 1603 sous le titre d'*Histoire des Indes* – que nous procurons ici – que cette histoire fournit au dramaturge Nicolas-Chrétien des Croix le sujet de sa tragédie des *Portugaiz infortunez*, publiée à Rouen chez Théodore Reinsart en 1608. Il s'agit sans doute d'un des exemples les plus éloquents du théâtre baroque ou macabre de l'avènement du XVII^e siècle, dans la lignée de ce théâtre de la démesure et de l'horreur où abondaient les morts les plus violentes et les plus spectaculaires. Au XVIII^e siècle, cette histoire trouvera encore tout naturellement sa place dans la collection *História trágico-marítima* de Bernardo Gomes de Brito, réunissant en deux volumes les relations des naufrages qui envoyèrent par le fond « quelques galères et navires portugais [...] dans la lointaine

1. André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, p. 66.

navigation des Indes orientales, soit en allant de Lisbonne vers l'Asie, soit en rentrant de l'Asie en Europe ».

Bien que l'histoire de Guillaume de Laujardière ne soit pas moins singulière et qu'elle soit plus tardive, c'est une tout autre fortune, conséquence de pratiques d'écriture et de lecture d'une autre époque, le Grand Siècle, qu'elle a connu. C'est pour fuir les persécutions consécutives à la révocation de l'édit de Nantes, qui ont déjà contraint des milliers de huguenots français à émigrer, et rejoindre son frère installé dans le Brandebourg que ses parents, gens de la petite noblesse bordelaise, font embarquer Guillaume de Laujardière, âgé de 14 ans, à bord du *Saint-Joseph* à destination des Provinces-Unies le 22 mars 1686. À Madère où le bâtiment a fait escale, le jeune garçon, qui a refusé de se convertir, n'a guère d'autre choix que de prendre place sur le premier navire en partance dont le capitaine veuille bien l'accepter à son bord, le *Bauden*, qui appareille le 24 septembre pour les Indes orientales. Après avoir essuyé une attaque de pirates et une tempête, le navire poursuit sa route, double le cap de Bonne-Espérance et jette l'ancre au large des côtes du Natal à la suite d'une tempête d'une rare violence.

Le 16 février 1687, une chaloupe à bord de laquelle ont pris place huit matelots dont Guillaume de Laujardière est descendue pour constituer une réserve d'eau douce. La violence des brisants ne leur permettant pas d'accoster, les huit hommes parviennent à rebrousser chemin et à gagner le large, mais c'est pour constater que le *Bauden* a disparu. Livrés aux vents furieux et à des lames meurtrières, les matelots luttent huit jours durant contre les éléments avant de pouvoir rejoindre la terre ferme. Exténués et affamés, ils sont recueillis par les naturels des lieux, les Cafres, de sinistre réputation. Les choses se déroulent pourtant au mieux, jusqu'à ce qu'un malentendu autour d'un pot de terre déclenche leur colère et provoque le massacre des naufragés. D'abord laissé pour mort, Guillaume de Laujardière, blessé, est *in fine* épargné. Recueilli par les Cafres, il va séjourner parmi eux un an, apprenant leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes.

Secouru par une expédition dépêchée par le gouverneur du cap de Bonne-Espérance sur l'insistance d'appuis sollicités par sa famille en Allemagne, Guillaume de Laujardière rallie le cap, s'engage dans la Vereenigde Oost-Indische Compagnie. En 1689, ses années de service accomplies, il embarque à destination de l'Europe afin de rejoindre sa famille qui s'est définitivement établie en Allemagne. Après quoi il entre au

service de l'Électeur de Brandebourg. C'est très vraisemblablement au cours des semaines qui ont suivi son retour qu'a été écrite la *Relation d'un voyage à la côte des Cafres*.

Un des intérêts majeurs de cette relation, outre son rythme et le parcours aventureux du protagoniste, c'est indéniablement le regard que ce dernier porte sur les Cafres, qui, à l'époque, passent avec les Hottentots pour des êtres parmi les plus fourbes, les plus cruels et répugnants des espaces connus du globe, « des sauvages qu'on ne peut humaniser », selon l'éloquent mot de l'utopiste Gabriel de Foigny. L'infortune vécue par Manoel de Sosa Sepulveda, qui a fait l'objet de nombreux récits parus en plaquettes, dans des recueils d'histoires et volumes historiques, abondamment diffusée, est sans doute encore dans les mémoires.

De l'aventure, le récit bascule dans l'inventaire, le narrateur décrivant des us, pratiques, mœurs et croyances étranges aux yeux et au goût des Européens. L'exotique y est quotidien. Les pratiques anthropophagiques ont de quoi provoquer des haut-le-cœur. La nudité, alliée à la promiscuité dans laquelle vivent hommes, femmes, enfants, vieillards, leur conception de la pudeur, de la constance, ne laissent pas de heurter les convenances en un temps où calvinistes et catholiques, tous plus enragés les uns que les autres, se

disputent âprement les faveurs de croyants désorientés. Mais les Cafres ont le sens de la justice, du partage, de l'équité. Ils respectent leurs morts. Guillaume de Laujardière et celui qui a mis son odyssee en mots restituent aux Cafres ce dont ceux qui les avaient jusqu'alors décrits – après les avoir à peine entrevus, ou le plus souvent, en se fondant sur des récits de voyageurs qui ne les avaient guère plus fréquentés – les avaient sans ambages privés : leur humanité.

Bien qu'il porte son nom, le récit de ses aventures, que nous donnons ici, n'est pas de sa plume. Son style trop pommadé, son art du récit, de la mise en scène et de l'héroïsation de soi, son érudition ne sont pas ceux d'un jeune garçon dépourvu de lettres ayant parcouru la moitié du globe et vécu un an parmi les sauvages, la taille ceinte d'une peau de bête. Il y a tout lieu de penser qu'un lettré de l'entourage de sa protectrice, la princesse douairière Albertine-Agnès d'Orange-Nassau, à qui la relation est dédiée, s'est chargé de mettre en forme son extraordinaire odyssee, pour le plaisir de la dédicataire et de ses intimes. Cela expliquerait que ce récit soit demeuré si longtemps inédit, ne circulant que sous la forme de copies manuscrites, une pratique de communication courante à l'âge classique.

À deux siècles de distance, c'est une expérience un brin similaire qu'a vécue un jeune garçon qui, à l'instar de Guillaume de Laujardière, n'était pas appelé à connaître une destinée hors du commun, à cela près que son issue fut plus tragique. Né en 1844 d'un bottier et d'une ménagère au foyer, Narcisse Pelletier, au lieu que de devenir cordonnier ou menuisier comme ses frères, ne rêve que d'embarcadères, navires et voyages au long cours.

En mai 1856, à 12 ans seulement, il embarque à bord d'un *sloop*¹, *L'Eugénie*. C'est son premier voyage. Durant cinq mois, il se familiarise avec le rude quotidien des marins. Fin juillet 1857, il embarque à bord du *Saint-Paul*, navire de commerce faisant route pour Bombay avec une cargaison de vins de Bordeaux. De Bombay, le trois-mâts relie Hong Kong, où le capitaine Pinard engage des ouvriers chinois pour le compte de propriétaires de mines d'or anglaises de Sydney, en réalité de futures bêtes de somme rétribuées une misère. Trois cent dix-sept coolies s'engagent. En juillet 1858, le *Saint-Paul* reprend la mer pour Sydney. Une brutale accalmie immobilise des jours durant le navire au milieu des flots. Pinard et ses hommes, au nombre de vingt, craignant une mutinerie du fait du sévère rationnement auquel ont été soumis les coolies, décision est prise de

1. Sloop : type de petit voilier à un seul mât.

changer de route et de passer entre les Salomon et les Louisiades. Mais une nuit, le bâtiment s'abîme sur un récif corallien. Redoutant de tomber aux mains de tribus cannibales, nombreuses dans les parages, le capitaine fait débarquer les coolies sur un îlot voisin. Les indigènes ne tardent pas à se montrer, apportant des vivres aux membres de l'équipage. Mais c'est pour mieux endormir leur méfiance car ils ne tardent pas à les assaillir.

C'est presque miraculeusement que Pinard et ses hommes parviennent à leur échapper et à rejoindre l'îlot où sont massés les coolies. Face aux attaques répétées des féroces autochtones, n'ayant que quelques armes et peu de munitions à leur disposition, ils fuient à bord d'une chaloupe, abandonnant les coolies à leur funeste sort. Fin septembre 1858, après douze jours atroces, les rescapés parviennent au cap Flattery sur la terre d'Endeavour, au nord-est de l'Australie, afin de se ravitailler en vivres et en eau douce. C'est là que le mousse, blessé à la tête et très faible, est abandonné par ses compagnons. Après avoir erré, prié et être tombé, exténué de fatigue, il est recueilli par une tribu nomade aborigène, les Ohantaalas, dont le chef Maademan l'adopte. Il devient Amglo.

Apprenant la langue de sa nouvelle famille, ainsi que les mœurs, traditions et croyances de sa tribu, il se livre à la chasse et à la pêche, et est marié à une fillette suivant la coutume. Le 11 avril

1875, l'équipage du *John Bell* vient s'approvisionner en eau douce. Informé de la présence de ce Blanc, le capitaine le fait enlever pour n'avoir pas à le racheter, et le dépose à Somerset où, de nouveau au contact de la civilisation, la mémoire lui revient. Narcisse Pelletier réapprend à lire, à écrire, et adresse une première lettre à ses parents le 13 mai 1875. Après une escale à Sydney et une autre à Rio de Janeiro, et deux autres lettres, il débarque triomphalement à Toulon le 13 décembre et est le 2 janvier 1876 de retour à Saint-Gilles-sur-Vie, parmi les siens qui le fêtent comme le fils prodigue après dix-sept années d'absence. Dix-sept années au cours desquelles, guidé par un extraordinaire instinct de survie, Narcisse Pelletier a oublié jusqu'à sa langue maternelle, n'ayant plus que de très lointains souvenirs de sa Vendée natale.

Le retour en Vendée et à la civilisation s'est effectué dans la douleur. Contraint de réapprendre sa langue, des mœurs, pratiques et croyances d'un monde pour qui il n'était plus de longue date, tout en ayant conservé en sa chair, en sa mémoire et en son cœur, de précieux souvenirs de ceux qui l'avaient accueilli et traité en fils, en frère et en époux, Narcisse Pelletier doit de nouveau survivre. Il fait le récit de son odyssee au docteur Constant Merland, qui le consigne et le publie.

Ravalé au rang de curiosité, contraint de retrouver le « costume » qui était le sien quand il vivait parmi les sauvages, exhibé, avant de renoncer définitivement à être traité en bête de foire ou en sauvage de zoo humain, Narcisse Pelletier va terminer ses jours dans sa cinquantième année, le 28 septembre 1894, guetteur au port de Saint-Nazaire, brisé par un monde dans lequel il n'avait plus sa place.

Alors qu'au XVI^e siècle, au temps de Manoel de Sosa Sepulveda, la mort était si familière qu'on ne s'offusquait guère que des centaines ou milliers d'individus perdent la vie en mer dans de terribles circonstances, et si l'issue du périple de Guillaume de Laujardière, ensuite porté par le triomphe du *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, et la vogue des robinsonnades pouvaient donner l'envie à d'angéliques lecteurs de connaître une telle destinée, l'histoire de Narcisse Pelletier vient rappeler que des rescapés ne survécurent pas à leur retour, que la civilisation les broya, impitoyablement, qu'ils ne végétèrent qu'en ombres d'eux-mêmes, jusqu'à regretter le temps où ils avaient vécu – ironique palinodie – parmi les sauvages.

Dominique LANNI

Note sur les textes

MAFFEI, Giovanni Pietro, *Historiarum Indicarum Libri XVI, selectarum item ex India epistolarum eodem interprete libri IV; accessit Ignatii Loiolae vita postremo recognita*, Lugduni, Ex Officina Junctarum, 1589. Trad. fr. : Jean Pierre Maffée, *Histoire des Indes [...] où il est traicté de leur descouverte, navigation et conqueste faicte tant par les Portugais que Castellans [...]*, traduit par F. A. D. L. B. [Arnault de La Borie], Lyon, J. Pillehotte, 1603. Livre XVI, p. 903-916.

LAUJARDIÈRE, Guillaume Chenu de Chalezac, sieur de, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres*, Biblioteka Jagiellonska Uniwersytet Jagiellonski, Gall. 146, dans *Fureur et barbarie. Récits de voyages chez les Cafres et les Hottentots, 1665-1721*, Paris, Cosmopole, 2003. Présentation de Dominique Lanni. Préface de François Moureau. Le texte donné ici

est celui du manuscrit de Cracovie (C). Amputé d'un feuillet, ce manuscrit est ici complété pour le début, par le texte du premier feuillet du manuscrit de Berlin (B).

MERLAND, Constant, *Dix-sept ans chez les Sauvages. Les aventures de Narcisse Pelletier*, Paris, E. Dentu libraire-éditeur, 1876. Rééd. : Narcisse Pelletier, *Chez les Sauvages. Dix-sept ans de la vie d'un mousse vendéen dans une tribu cannibale, 1858-1875*, Paris, Cosmopole, 2001. Présentation de Philippe Pécot.

Le naufrage de Manoel
de Sosa Sepulveda

*Extrait du livre XVI des Historiarum Indicarum
par Giovanni Pietro Maffei*

Il y eut des naufrages, mais principalement deux horribles. Manoel Sosa surnommé Sepulveda, qui avait (comme nous avons récité) commandé à la citadelle de Diu, homme riche et magnifique, s'étant marié avec Leonor fille de Garzias Sala pour lors Général, touché du désir de sa patrie monte à Cochin dans une haute nef becuë chargée de richesses¹. Sa femme et ses petits enfants le suivaient et Pantaleon Sala avec quelques autres gentilshommes et outre les mariniens, une grande troupe de serviteurs et esclaves, étant en tout presque six cents personnes. Le commencement de janvier est le temps arrêté pour démarrer, et aller de cette contrée en Portugal. Les

1. Becuë chargée de richesses : chargée de nombreuses richesses.

saisons des vents, et la pratique de la navigation de longtemps éprouvée le requiert ainsi. Sosa avec les autres d'autant que la vente avait été un peu mal aisée à Coulan, n'étant parti qu'au mois de février environ le 13^e jour d'avril découvre le bord de Cafrario¹. De là avec un vent doux ayant tiré plus avant entour le cap de Bonne-Espérance, un vent du Ponant violent leur est contraire et ce avec éclairs et tonnerres, et une abondance de nuées horribles. Alors la mer courroucée s'élève peu à peu, et excite à tous moments des flots plus grands. Et comme destitués de moyen de ramer il n'y avait aucune espérance de résister, les mariniers sont un peu en doute, si ayant calé les antennes ils attendraient en mer que la tempête fût passée. Mais l'océan s'aigrissant de plus en plus les effraya, et aussi ayant perdu l'espérance de passer le cap à cause de la saison de l'année, ils se résolurent d'un commun avis de reculer et tirer vers l'Indie². Mais cela même ne succéda pas selon leur désir, si grande était la conspiration que les vents violents et soudains venant de l'Orient et de diverses régions de l'air, avaient faite contre la nef déjà cassée. Par l'impétuosité d'iceux, les voiles furent premièrement déchirées, par après, l'arbre, le gouvernail incontinent, le pilote évitant

1. Cafrario : la côte des Cafres.

2. L'Indie : l'Inde.

en vain les flots, est brisé encore. Outre cela, les flancs du navire ouverts à cause de l'excessive agitation, recevaient beaucoup plus d'eau qu'il ne s'en pouvait épuiser avec toute l'industrie ou travail extrême de tous les mariniers. Et n'était en rien amoindri le danger, ores que pour alléger la nef, une grande partie de la charge eut été jetée en mer. En cette manière dénués de tous outils, ayant devant les yeux une perpétuelle représentation de la mort, agités quelques jours en la mer, finalement pressés des vents du midi, ils sont poussés vers la terre à un naufrage inévitable. Et n'y avait en ces maux rien de meilleur, s'ils n'aimaient mieux vivants et voyants être engloutis par la mer ou être poussés dans des gués occultes ou des sables. Doncques à la volée d'un trait les ancres furent jetées de part et d'autre, pendant qu'avec des esquifs¹ (qui étaient leur seule espérance) ils pourraient évader en terre ferme. Sosa avant les autres avec ses femme et enfants et quelques-uns des principaux portants à la halte leur pécune² et pierrerie furent passés non sans péril très grand. Tant étaient grandes et fréquentes les montagnes d'eau qui se brisaient sur le rivage. L'autre multitude n'eut pas même moyen de se sauver, ayant été les esquifs, après un ou deux passages, arrêtés

1. Esquif : petite embarcation légère.

2. Leur pécune : leur argent.

et brisés sur le dos des sables et rochers. Presque en même moment de temps le chable de l'ancre tourné vers l'Autan¹, combien qu'il fut fort gros et bien attaché, se rompt. Alors ceux qui étaient restés se saisissent des tables qu'ils arrachent de la nef, et la voyant ouverte étrangement, empoignent les barriques élevées au haut par l'eau, les coffres et autres faisceaux, et avec une incertaine espérance se jettent dans la mer, comme ils la trouvent chacun la plus proche : en ce misérable spectacle vous eussiez vu les personnes mêlées avec les richesses flottantes, et tous les outils du navire pêle-mêle. Tout d'arrivée en ce précipice environ quarante Portugais périrent, et des autres nations, environ septante, les autres souvent tous couverts de flots et jetés en divers lieux par les vagues, enflés et écumeux, et meurtris pour le heurt des coffres, ou sanglants pour avoir été blessés contre les clous (si grand est l'amour de la vie) enfin demi-morts se rendirent à la terre. À peine étaient-ils encore évadés qu'à la vue de tous, la nef vide d'hommes, alla en fonds, et portée sur les sables, elle s'en alla premièrement en deux pièces et puis en quatre, et finalement en mille petits lopins. Ce désastre principalement mena les Portugais presque à un extrême désespoir de toutes choses. Car ils avaient fait dessein de dresser des

1. Autan : vent violent.

reliques du naufrage une caravelle faite à la hâte, et d'employer leurs habillements à usage de voiles. Et lors, qu'ils eussent eu moyen d'envoyer quelques gens d'élite vers Sofala ou à la Mozambique pour demander secours. Mais ils se voyaient ce moyen ôté encore : attendu que du bris de leur nef à peine restait-il de pièces qui eussent une coudée de longueur. Peu à peu ce qui avait nagé au haut et ce aussi qui avait été englouti par l'eau presque tout avec les corps morts fut jeté au bord : les ancres mêmes, les piques et arquebuses, celles-ci du tout inutiles ayant été toute la poudre à canon gâtée, et n'y ayant moyen d'en refaire. Cependant, l'automne s'en était allé. Et d'autant que cette région-là est distante du cercle de l'équateur de trente et un degrés, Sosa avait fait plusieurs feux pour réchauffer la troupe, tout engourdie de froid, de faim, de coups et de plaies. Alors de quelques muids¹ de riz à demi pourri, et salures qui restaient après cette tempête, il départ escharsement² à manger à chacun. D'autant que le sable d'entour était inculte, et qu'on n'avait aucun commerce avec les habitants, nation cruelle et inaccostable. Il n'y

1. Muids : ancienne mesure de capacité utilisée pour les grains, matières sèches et liquides.

2. Escharsement : petitement, chichement, de manière avaricieuse.

avait que seulement là auprès quelques sources d'eau douce. Et parce qu'ayant fait un rond de leurs coffres, et de grosses pierres, l'on fortifie le lieu comme on peut pour passer la nuit en sûreté, et le guet fut départi en quatre parties comme de coutume. Sosa faisait souvent la ronde, et en ce temps misérable n'omettait aucun devoir de bon citoyen et bon chef. On emploie environ treize jours à soigner les corps, et puis on délibère de ce qu'on aurait à faire et où l'on pourrait aller. Personne ne faisait doute que tenant cette côte, ils ne dussent s'acheminer à une rivière à laquelle Laurens Marchesio avait anciennement donné le nom du Saint-Esprit et là où les Portugais de Sofala et de la Mozambique allaient pour le commerce. Cette rivière était éloignée d'eux de cent huitante lieues. Cela étant arrêté, Sosa (combien qu'il eût reçu la principale perte) toutefois de visage et de paroles, donne courage aux autres, de peur qu'en si grande calamité ils ne perdissent cœur¹. Disant que ceux qui se mettent à la merci de la mer, se devaient proposer devant les yeux la faim, la soif, les pertes, les misères et toutes les incommodités. Lesquelles arrivant, il ne se faut pas aller soudain, comme s'ils avaient pensé qu'elles ne peuvent advenir. Et puis, chacun d'eux pour ses péchés, ayant mérité des peines

1. Perdissent cœur : perdissent courage.

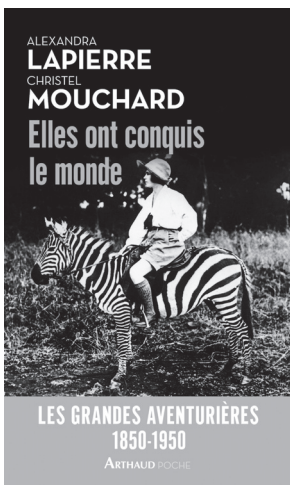
Elles ont conquis le monde

ALEXANDRA LAPIERRE, CHRISTEL MOUCHARD

« Qu'ont-elles en commun, toutes ces femmes aux personnalités si fortes ? Sinon l'intrépidité et le talent unique de savoir reconnaître leur instinct et soutenir leur désir. »

Les grandes aventurières ne sont plus seulement des courtisanes : ce sont des conquérantes d'un type nouveau apparu dans la première moitié du XIX^e siècle. Des femmes qui voulaient être des géographes, des botanistes, des ethnologues – bref des exploratrices à part entière !

Et elles ont conquis le monde, d'est en ouest et du nord au sud, le collet bien monté, pour que leur vertu ne soit en rien suspectée, leur corset étroitement lacé. Mais sous leur armure vibraient des émotions violentes, des sentiments brûlants. Et beaucoup ont vécu des amours, qui, pour être secrètes, n'en furent pas moins passionnées.



ISBN : 978-2-0813-6065-5 - Prix : 5,90 € - 304 pages

Récits de naufragés

« Il passait ses loisirs avec sa famille, se faisant peu à peu à ses habitudes, partageant ses goûts, devenant, en un mot, un véritable sauvage. »

Alors que la colonisation va bon train et que de nombreux navires s'aventurent vers l'inconnu, les récits de naufragés du XVI^e au XVIII^e siècle mettent en lumière le caractère périlleux de ces conquêtes. Les récits de Sosa Sepulveda, Laujardière et Pelletier éclairent chacun à leur époque ces tragédies d'une façon différente. En 1552, Manoel de Sosa Sepulveda, sa femme et ses enfants échouent sur les côtes d'Afrique australe et y meurent après avoir été traités cruellement par les Cafres. En 1687, Guillaume de Laujardière, en déroute, est recueilli par des Cafres et vit auprès d'eux un an. Enfin, alors qu'il n'a que 14 ans, Narcisse Pelletier, abandonné par son équipage après une attaque en 1858, est adopté par un homme de la tribu nomade aborigène des Ohantaalas.

Entre exagération de la bestialité des « sauvages » et tentative d'humanisation, ces textes nous interrogent : quelle est la cause des malheurs de ces naufragés, les « sauvages » ou leur propre civilisation ?

Présentation par Dominique Lanni, spécialiste des modes de représentation à l'âge classique et de la littérature des voyages, maître de conférences à l'université de Malte, traducteur et éditeur. Chez Arthaud, il a dirigé le Bestiaire des voyageurs (2014), publié l'Atlas des contrées rêvées (2015) et Heureux qui, comme Hannibal (2020).